

Jamel Debbouze sur la scène du Zenith de Caen

L'humoriste a fait son retour avec un nouveau one-man-show, Tout sur Jamel, présenté une première fois à Caen en mars dernier. On sait qu'il en a, des choses à raconter l'artiste.

Entretien

Content de ce retour engagé depuis mars dernier ?

Oui, mille fois oui. C'est un plaisir inégalé. La scène est mon endroit fétiche. J'ai l'impression d'être là le plus utile. J'ai des témoignages qui me confortent en ce sens. Après une pause, j'ai repris la scène le 1er octobre, tout excité de le faire et j'ai eu le trac, au Comedy Club, chez moi. C'est une petite salle de cent places, une salle à l'ancienne. Maintenant, c'est la tournée. Et quand on est au point, on n'a pas le droit à l'erreur.

Il y a eu 100 % Debbouze, maintenant c'est Tout sur Jamel. Vous n'arrêtez pas de parler de vous ?

Jamais et ça me fatigue énormément ! Et je fatigue la terre entière. Je note tout et n'importe quoi. Je parle de moi, je parle de tout. Je me raconte, c'est dans la continuité de ce qui m'arrive et il m'arrive des choses inimaginables. J'ai une belle famille française ! Le choc des cultures...

Il y a aussi la politique...

On entre en campagne. J'ai une âme de militant et me sens citoyen à part entière. J'ai envie que les choses bougent. Mais, j'écris en espérant d'abord être drôle. J'adore rire et faire rire. C'est cela qui m'a permis de m'exprimer, prétexte également à quelques cartouches... L'humour est une arme de distraction massive, un des meilleurs médicaments.

D'où vous vient cette tchatche, qui vous a fait briller et connaître comme improvisateur ?

Ça vient de ma mère. Elle en a vécu, des moments compliqués. Elle dédramatisait toujours. Je ne fais que reproduire son modèle. Dans un autre genre, Charlie Chaplin est pour moi un maître extraordinaire avec son personnage de Charlot. Avec lui, on voit que le rire est toujours proche des larmes. Et puis, pour revenir à mes influences, je le dois d'avoir écouté les grands se parler, se charrier, se chamailler. À l'école, en primaire, je faisais marrer dans les exercices de lecture.

Justement l'école ?

L'école me faisait un peu peur. Tout nous en excluait dans la famille à Trappes, jusqu'aux 10 francs pour la coopérative scolaire. Sans compter les mots, le vocabulaire. Et puis, je me suis

rendu compte que je pouvais travailler avec de bons profs. Celle que j'ai eue en français, Mme Le Faou, a été royale. Elle m'a fait prendre confiance en moi. J'ai perdu son contact, pas comme avec un de mes instituteurs, Michel Lannes. Mais il y a Facebook.

Ouest-France – 12 Octobre 2011